

questions
de communication

Questions de communication

17 | 2010

Les cultures des sciences en Europe

L'optique du *sustainable* : territoires médiatisés et savoirs visibles

The Optics of Sustainability : Mediatic Landscape and Visible Knowledge

Yves Jeanneret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/372>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.372

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 59-80

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Yves Jeanneret, « L'optique du *sustainable* : territoires médiatisés et savoirs visibles », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 21 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/372> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.372

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

L'optique du sustainable : territoires médiatisés et savoirs visibles

The Optics of Sustainability : Mediatic Landscape and Visible Knowledge

Yves Jeanneret

- 1 Même si l'environnement et l'écologie restent présents dans les médias, l'observateur a pris l'habitude de voir s'y substituer le développement durable, traduction française du *sustainable development* (désormais *sd*). Cette expression dispose d'une force singulière qu'on peut rattacher à trois ressorts : son régime dans la discoursivité sociale, sa mobilisation dans les dispositifs organisationnels et sa prétention épistémique. Il s'agit d'abord d'une expression linguistique disséminée par l'économie scripturaire. Pour la science imaginaire dont rêvait Roland Barthes (2002 : 245), qui étudierait la « solidification [des mots], leur épaissement le long du discours historique », l'expression « développement durable » représente la compacité extrême. Comme le « principe de précaution » ou la « fracture numérique », il appartient à la catégorie des formules, fragments d'énoncés plus ou moins figés et susceptibles d'une foule d'usages différents, au gré de leur élaboration médiatique. Mais si la formule est une catégorie graduelle, dans son degré de figement comme dans la plasticité de ses usages (Krieg-Planque, 2009 : 115-116), on a affaire en l'occurrence à une inscription : une formule qui vaut par sa stricte reproduction, disséminée par l'écriture. À l'instar de « la société de l'information » (Labelle, 2001), plus qu'un matériau idéologique ordinaire, c'est un signe écrit global qui s'apparente, comme la marque, à un nom de baptême pour tout un univers (Peninou, 1971). Alléguer un « avenir viable » ou une « évolution durable » ou même décliner une économie ou une entreprise durables, ne produit pas le même effet que citer mot à mot le « développement durable ». Nous sommes dans le régime de l'« incontournable ». L'inscription est omniprésente dans les dispositifs d'écriture institutionnalisés : programmes, profils, budgets, appels d'offres, etc. Si bien que les acteurs qui entendent prendre part au débat la traitent comme une figure imposée, quelle que soit leur opinion sur la valeur de la formule. Fonctionnant à la manière du cartouche ou du blanc-seing, l'inscription connote les discours qui l'emploient comme dotés d'une

valeur particulière. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir envie de parler de « société de l'information » ou de « développement durable » pour s'estimer obligé de l'écrire. Dans cet univers de réquisition (Labelle, 2007), il est moins coûteux pour tous, militant qui défend une cause ou équipe qui engage une recherche, de prétendre œuvrer pour un *réel* développement durable et pour la *vraie* société de l'information, que de remettre en cause ces catégories. Dans un semblable contexte, recourir à de telles formules-inscriptions ne doit pas systématiquement être interprété en termes idéologiques ou argumentatifs. Cette langue et cette écriture relèvent souvent d'un usage stratégique du discours, visant à assurer la conformité des projets à une attente ou à une injonction qui émanent de structures capables de les « labéliser » et de les financer. Dans ce cas, l'inscription fonctionne par écho et citation vis-à-vis des discours de cadrage des institutions tels qu'ils s'expriment dans les appels d'offres, programmes cadres, déclarations de principe : ce qu'on voit par exemple se confirmer dans les cas étudiés ci-dessous avec les projets soutenus par les instances européennes. Toutefois, le développement durable ne fonde pas sa nécessité comme la société de l'information. En effet, si celle-ci est floue et vide, tirant son pouvoir de présupposer l'existence d'un monde qu'elle ne décrit pas (Labelle, 2001), le développement durable s'affirme théorie, expertise et science. Il exige la justification : d'où un corps de doctrine, des modèles conceptuels, des outils méthodologiques, des structures d'évaluation. Ce n'est pas que, comme toute formule, celle-ci ne s'offre à des interprétations variées, qu'elle ne soit « un concept plastique », « déformable à volonté » (Jégou, 2007 : 10). Mais autant la litanie de « la société de l'information » repose sur un impensé de sa propre nature, autant l'arrivée du *sustainable* s'est accompagnée d'un lourd appareil doctrinal, méthodologique, instrumental. Je souhaite analyser ici la façon dont les dispositifs liés au SD participent à l'élaboration d'une perspective sur le monde, en décrivant certaines médiations par lesquelles ce discours se rend présent, l'économie des savoirs qu'il instaure, les jeux d'espaces qu'opère un tel dispositif de représentation.

- 2 Après avoir rappelé succinctement les hypothèses et les études sur lesquelles se fonde le présent article, j'aborderai l'analyse de la question en quatre temps qui, sans être strictement chronologiques, ont partie liée avec la destinée historique de l'inscription sur vingt ans, entre sa consécration internationale par le *Rapport Bruntland* (du nom de Gro Harlem Bruntland, présidente de la Commission mondiale pour l'environnement et le développement) en 1987¹ et les campagnes audiovisuelles récentes : après avoir étudié la territorialisation d'un modèle épistémique, je mettrai en évidence le primat conféré par ce modèle à la procédure pragmatique-gestionnaire, puis le processus de mise en série des singularités ainsi engagé, avant de considérer la façon dont une nouvelle forme d'événementialisation du planétaire pourrait venir concurrencer cette opérationnalité technique. Cette analyse, qui n'entend nullement rendre compte des complexes effets cognitifs et symboliques de ces dispositifs de représentation, se concentre sur la seule dialectique entre ordonnancement des savoirs et jeu d'échelles : à mesure que se dessinent les traits d'un objet d'intérêt, vont se redistribuer les relations entre épistémologies locales et transverses, logiques territoriales, communautés nationales et linguistiques, instances européennes, espace mondialisé, monde planétarisé. L'analyse ici présentée s'inscrit dans la perspective d'une problématique peu à peu développée. Le point de départ en est une approche communicationnelle des relations entre sciences et sociétés dans laquelle l'hétérogénéité des savoirs et des paroles est posée au fondement de la poétique des textes et des situations (Jeanneret, 1994 ; 1999). Problématique qui

conduit à analyser l'environnement comme un domaine qui confronte de façon particulièrement visible des principes de discours disposant de légitimités multiples, quotidiennes, scientifiques, politiques, éthiques (Jeanneret, 2003). L'analyse des rhétoriques textuelles et celle des dispositifs de communication a été suivie à partir de telles hypothèses par différents collectifs de chercheurs en communication dans la presse, dans les dispositifs de concertation publique, sur l'internet, dans les relations entre acteurs industriels, associatifs et politiques : tous travaux dont la présente analyse mobilise les conclusions. Toutefois, dans la phase actuelle de la recherche, le point de vue se focalise spécifiquement sur les dispositifs de représentation qui tendent à intégrer la diversité des discours d'acteurs en un complexe socio-sémiotique unificateur, sans pour autant parvenir à masquer l'hétérogénéité constitutive du domaine.

- 3 Il s'agit d'étudier une construction discursive en s'intéressant à la dimension de mise en visibilité du rapport entre sujets connaissant et objets de savoir. Deux thèses majeures guident cette étude : d'une part, tout dispositif de représentation produit à la fois *un effet de présence* pour le monde et *un effet de sujet* pour le regard porté sur lui (Marin, 1981 : 10) et, d'autre part, la visibilité du texte est à la fois témoin et condition de la visibilité sociale (Colombo, Eugeni, 1998). À partir de là, le répertoire sémiotique que mobilise le développement durable est regardé comme susceptible d'affecter la relation entre les savoirs et les territoires de leur énonciation. Dans le cadre de cette problématique, l'article propose la réinterprétation d'une recherche plus ancienne, s'appuie sur une étude de corpus spécifique et amorce l'étude socio-sémiotique d'un ensemble plus hétérogène de productions, qu'il ne fait à ce stade qu'esquisser. Pour situer la nature empirique des études, il faut noter que la constitution de corpus sur le web repose sur la mobilisation, conjointe ou séparée, de médiations techniques (usage des outils de recherche automatisée), scripturales (exploitation des traces d'usage inscrites dans l'écriture des sites) et sociales (repérage de ressources à partir de l'expérience de sujets qualifiés). En outre, il est bon de rappeler que la notion de représentativité ne peut être mobilisée à propos des agrégats textuels du web, dans la mesure où la détermination de la nature du corpus complet est impossible, si bien que la rigueur ne peut reposer que sur l'explicitation réflexive des modalités de repérage des ressources. L'étude d'un large corpus de sites discutant un objet environnemental particulier, les rejets polluants avait été menée, à d'autres fins, au début des années 2000 – moment d'affirmation de la thématique du « développement durable » – à partir d'un repérage mettant à profit conjointement les médiations techniques, scripturales et sociales (D'Almeida, De Cheveigné, Jeanneret, 2004). Cette étude, comportant l'analyse approfondie des économies textuelles, documentaires et énonciatives dans un corpus circonscrit et diversifié de sites² avait abouti, outre son objet principal lié au « débat » environnemental, à des conclusions portant sur les économies documentaires et énonciatives (Aïm, 2006 ; Aïm, Jeanneret, 2007). Cette étude a fourni à la présente recherche certaines hypothèses théoriques, mais aussi un corpus dont l'évolution a pu être réétudiée ces dernières années. Une enquête ultérieure, menée en 2006-2007, portait sur les formes de savoir et les principes de rigueur attachés au mode gestionnaire du développement durable (Jeanneret, 2008), à partir du repérage des modes de figuration de la scientificité dans différents sites affichés par leurs auteurs comme vecteurs d'une méthode et d'une expertise du développement durable : elle a fourni à la présente étude ses catégories initiales. Pour le travail ici exposé, quatre investigations ont été plus particulièrement menées : le repérage des motifs iconiques les plus répandus pour figurer le « sustainable » au plan européen à partir d'une médiation technique (la fonction

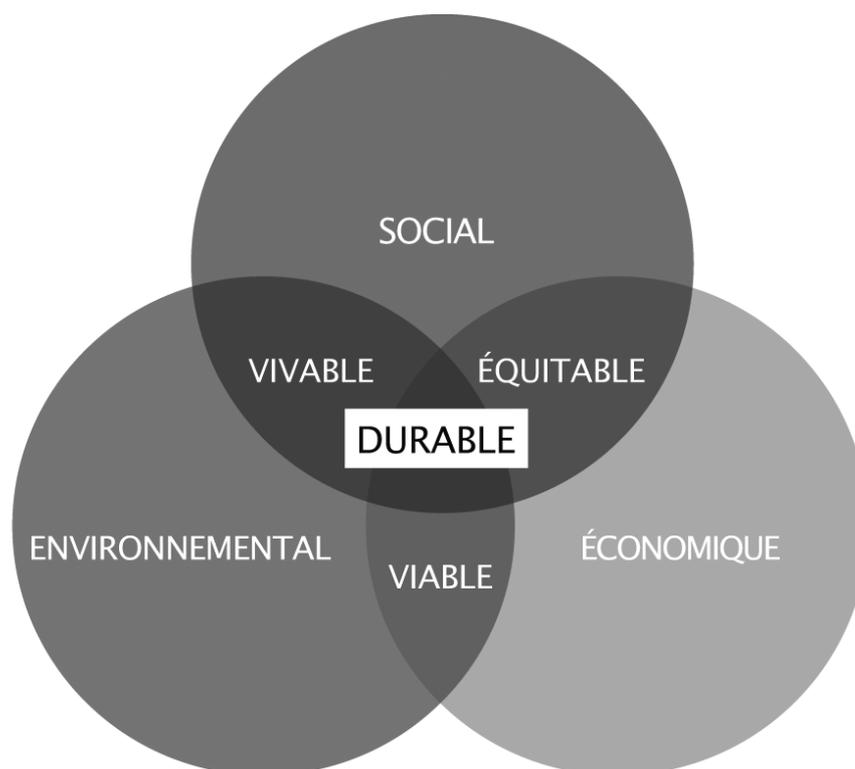
« recherche d'images » du moteur *Google*³ ; puis, la comparaison de quelques projets régionaux en France et en Italie identifiés à partir de médiations sociales (indications données par des acteurs et des chercheurs travaillant sur ces questions dans les deux pays) ; ensuite, l'étude approfondie de deux documentaires organisés autour d'une sensibilisation des citoyens du monde au sort de la planète (*Home* et *An inconvenient truth*, voir ci-dessous) ; enfin, l'initiation d'une collecte de documents (médiations sociales) de natures et de statut divers réunis par la présence d'un même motif iconique, la confrontation faciale à la planète terre. Il faut préciser que ces différents corpus ont des valeurs différentes : le repérage des sites consacrés aux rejets polluants et l'identification des sites proposant les méthodologies du développement durable reposent sur une approche ethno-sémiotique consistant en une exploration explicite et multidimensionnelle, mais de représentativité indécidable ; l'identification des motifs iconiques repose sur une recherche systématique au sein d'un protocole limitatif (la requête sur un moteur de recherche) ; l'étude des projets régionaux relève de la singularité des contextes, tout en révélant la présence locale de formes industrialisées ; l'analyse des documentaires correspond à un corpus classique en analyse textuelle et médiatique, régi par des principes d'homogénéité et d'inclusion explicites (deux films de très large diffusion reposant sur des traits thématiques et argumentatifs communs décrits ci-dessous) ; enfin, la collecte documentaire évoquée à la fin de l'article a un caractère exploratoire, les procédures de recueil des documents n'ayant pas été systématisées : ces derniers documents attestent la circulation du motif dans des régimes de discours divers et le caractère très aisé de leur collecte rend plausible l'hypothèse d'une intensification de leur présence dans l'espace public ; mais ces éléments ne sauraient attester strictement une représentativité des perspectives esquissées.

Un synoptique des savoirs

- 4 Comme toute formation discursive étendue, le SD mobilise la « fonction auteur » (Foucault, 1969) – peut-être faudrait-il parler plutôt de fonction d'autorité. Le *Rapport Bruntland* et l'*Agenda 21* (pour le XXI^e siècle) sont des collectifs institutionnels crédités d'une intentionnalité. Bruntland est le patronyme du rapport (la personne elle-même n'est guère évoquée et on ne retient guère son rôle de ministre d'État de Suède) et le terme *agenda*, qui signifie à peu près « programme d'action », semble, comme un patronyme, ne pas mériter d'être traduit. Entre l'auctorialisation du document, la banalisation de la *lingua franca* mondiale et l'omniprésence du siècle futur, se dessine un horizon d'énonciation singulier, marqué par une insistante intertextualité. Toute initiative héritera de cette fondation institutionnelle et instituante : filiation marquée, soit par l'invocation du document, soit par la reprise partielle ou totale du titre. Ainsi du site « Agora 21 » qui diffuse une information militante, ou du « Comité 21 » qui patronne les actions les plus diverses. Le pouvoir d'abstraction de l'écrit rattache toute action circonscrite dans le *hic et nunc* à cet être universel et originel dont elle est l'avatar. La circulation de ce discours était d'ailleurs prévue par l'« Agenda 21 » originel, celui qui a été rédigé à la Conférence de Rio en 1992 : elle a pour effet de prolonger, sur le plan logistique, un cadre argumentatif qui, lui aussi, impose la décontextualisation de la parole : « *Humanity has the ability to make development sustainable to ensure that it meets the needs of the present without compromising the ability of future generations to meet their own needs* » (Bruntland, 1987)⁴. Cette forme particulière d'ubiquité, dans l'espace et dans le temps,

n'est que la première étape des métamorphoses médiatiques que connaîtra ce discours. Sur le fond de cette perspective intertextuelle va se détacher une représentation purement optique des objets de savoir. C'est à la conférence de Rio (1992) que la rhétorique binaire du rapport (aujourd'hui/demain) se mue en rythme ternaire : protection de l'environnement, efficacité économique, équité sociale. Une telle formule présuppose une iconicité du texte (le plan en trois parties) que l'ingénierie graphique n'allait pas tarder à matérialiser. La figure 1 représente ce schéma canonique dans sa version anglaise, tirée du site *Wikipedia*, qui a contribué à la populariser.

Figure 1 : Le schéma canonique du SD (site *Wikipedia*, consulté le 28 février 2008).



Cette

transmutation sémiotique n'est pas anodine. En lieu et place d'un traitement différentiel des valeurs (respectivement tutélaire, opératoire et juste), l'invention d'un diagramme, modèle canonique du SD, impose une topographie symétrique, harmonieuse et globalisante entre les domaines de l'environnemental, de l'économique et du social. Les trois enjeux dont Rio avait acté la virulence y prennent la forme d'ellipses régulières et égales qui, certes, ne se recouvrent pas totalement, mais partagent un même plan, orthogonal au regard humain. Leur intersection forme la rosace de la *sustainability*. Cette figure n'a pas seulement pour effet d'interposer un filtre topique devant tout territoire politique : reproduite par copier-coller, elle va circuler partout, subsumant les différences linguistiques en un même champ visuel et arrachant notre regard à son site vécu pour l'exhausser au point de vue zénithal du système (Chevallier, Jeanneret, 2009). Ce dispositif de représentation relève, non de la perspective, mais du synopsis⁵ : si la Joconde suit du regard le sujet idéal du foyer géométrique, le tricycle de la *sustainability* met à l'aplomb du monde tout observateur, qu'il vive à Paris, Rome, Berlin ou Lisbonne. Cette posture visuelle est redoublée par l'omniprésence de la représentation qui la porte. Dans le moteur de recherche *Google*, on peut indifféremment saisir *sustainable development*, *sviluppo sostenibile*, *Nachhaltige Entwicklung*, *desarrollo sostenible* ou *desenvolvimento*

sustentavel : la requête « images » propose, sur le premier écran de réponses, au sein d'un matériel visuel hétérogène, le retour de ce même diagramme, alors même que les sites, une fois visités, s'avèrent relever de démarches éditoriales distinctes et d'échelles territoriales différentes⁶. La rosace a rejoint le rapport et l'agenda dans le trésor des références circulantes : association qui masque le fait que les deux définitions, respectivement orientées dans le temps et déployées dans l'espace, sont loin de coïncider. Mais on sait que dans l'espace organisationnel la représentation schématique jouit d'un privilège particulier (Pinto, 1987 ; Berthelot-Guiet, 2004). La rosace concurrencera donc le *mapping* et le carré sémiotique. Or, ce schéma ne prétend pas seulement à la commodité pratique, mais à la légitimité théorique. Il exprime une épistémologie triviale. Il entend mettre de l'*ordre* dans le politique en proposant un ordonnancement des savoirs. Il place en regard et met à plat des domaines qui relèvent de disciplines différentes, mais surtout engagent des savoirs autres que scientifiques : pour nous en tenir ici à un exemple, l'économie est une discipline constituée, mais l'environnement est un construit social et médiatique qui convoque à divers titres plusieurs communautés scientifiques, au sein d'un univers d'acteurs très complexe (De Cheveigné, 2000). La plasticité du schéma, théâtre de mémoire d'un moment politique, déterritorialise les pratiques et territorialise les lieux communs. On peut comparer ce travail à d'autres partitions des savoirs (sans oublier bien sûr qu'il s'agit de discours dont les propriétés conceptuelles sont très différentes). Là où Auguste Comte (1842) propose un alignement vertical des disciplines fondé sur une hiérarchie des concepts, le SD déploie la carte de domaines placés en équivalence fonctionnelle ; là où Jürgen Habermas (1968) distingue des intérêts de connaissance aux enjeux incommensurables, le schéma gomme l'aspérité du politique au bénéfice d'un tourniquet des fonctions.

L'impératif pragmatique-gestionnaire

- 5 Malgré sa planéité, cet espace graphique n'est pas statique. Il est orienté, parcouru par une énergie, convergeant vers un centre qui lui confère son unité. L'espace intermédiaire, médiateur, est littéralement crucial. Il est ordonné par une série lexicale : *viable*, *bearable*, *equitable*. C'est un fait linguistique, la suffixation, qui opère la transition entre la diversité réglée d'une trinité et l'unité retrouvée d'un principe. Ce suffixe, *typically english*, est dans cette langue un adjectif. *Able*, capable, c'est l'expression en langue d'une philosophie, le pragmatisme. Si les trois adjectifs de la rosace relient les champs du savoir, c'est parce qu'ils relient le savoir à l'action. Il est intéressant d'évoquer rapidement les phénomènes de traduction, transposition et transmutation (Fabbri, 2003) d'une formule mondialisée déclinée dans l'espace européen. D'une langue à l'autre, d'un site à l'autre, la structure spatiale de la rosace se maintient (avec une variation esthétique plus nette pour l'Allemagne) et le cercle environnemental conserve toujours sa couleur verte, l'attribution d'autres teintes étant sujette à variation. Mais la nomination des surfaces de la rosace varie grandement. Celle-ci témoigne avant tout du fait que la différence des langues résiste à la symétrie. Le fait premier est la radicale intraductibilité du terme anglais « *sustainable* », à la valeur sémantique très particulière : problème résolu différemment, par une reprise formelle sans réelle signification (italien *sostenibile*), par un déplacement sémantique considérable (français *durable*) ou encore par un flottement entre deux termes (portugais *estavel/sustentavel*). D'autre part, le suffixe « *-able* » n'est pas pareillement traductible en toute langue ; lorsqu'il semble l'être, comme en français, il

n'entre pas dans le même paradigme, non systématiquement associé à la faisabilité (agréable, possible). Les séries se désymétrisent donc : *visibile/realisabile/equo* (italien)⁷ ; *soportable/viable/equitativo* (espagnol)⁸ ; *suportavel/viavel/justo* (portugais)⁹. On voit que se cherche, d'une langue à l'autre, soit la rime de l'expression soit l'équivalence du contenu. Mais inversement, il n'est pas interdit de chercher la rime là où l'anglais ne l'utilisait pas (*Wirtschaft/Gesellschaft* pour *economic/social*)¹⁰. D'autre part, les termes sont plus ou moins aisés à définir : si *viable* se laisse aisément traduire (*Viable/Viavel/viable*) non sans perdre l'une de ses valeurs, la faisabilité, la singularité du terme *bearable* fait des ravages : il est ce qui se supporte en espagnol et en portugais (*soportable/suportavel*) mais évoque la vie pour l'italien et le français : le premier s'en sort en « dévitalisant » le terme « viable » (*vivibile/realisabile*), tandis que le second aboutit à une étrange redondance vitaliste : *viable/vivable*¹¹. Enfin, certaines réalisations « radicales » importent le format de la rosace tout en détournant son sens, comme celle de l'Union chrétienne des jeunes gens (UCJG), qui distribue des expressions : cohésion sociale/qualité de vie/équité¹² ou le site de cartographie allemand Diercke, qui propose une trilogie tout à fait différente, mais très révélatrice pour notre propos : *Ganzheitlich* (total)/*Langfristig* (à long terme)/*Global* (mondial). Cette étude succincte montre les tensions qui marquent la rencontre de sémiotiques distinctes : la circulation internationale de la formule impose un travail de traduction interlinguale, mais c'est surtout la transmutation du discours en schéma qui s'avère impérieuse. Or, dans ce processus de métamorphose qui impose à des ressources d'expression hétérogènes une même traversée entre les nations, ce sont les éléments du schéma visuel, les plus indépendants du contexte, de la langue et de la visée éditoriale, qui acquièrent stabilité et relief, dans une certaine indifférence aux éléments catégoriels qui y sont convoqués. Pour finir, on voit surtout un plan d'équilibre et une convergence vers l'efficacité. Cette topologie du savoir assigne aux sciences, ou plutôt aux scientifiques, en tant qu'experts, une place très particulière, que ceux-ci partagent avec des acteurs divers. Ils gagent la *makeability*. L'expert en économie garantit que les solutions peuvent aboutir (*viable*) ; l'expert en sociétés ou en mentalités garantit que les groupes accepteront les décisions (*bearable*) ; l'expert en droit ou en justice, ou encore les autorités morales garantissent que les solutions sont justes (*equitable*). D'un champ à l'autre, la nature de la garantie se fait de plus en plus incertaine, mais le besoin d'un savoir évaluateur et arbitre n'est pas moins affirmée¹³. Ce n'est pas par amour des images que je me suis attardé sur ce diagramme canonique, mais parce que les économies de la représentation qu'il synthétise éclairent la nature des dispositifs de mise en œuvre de l'*Agenda 21*. On peut mentionner deux exemples qui montrent la force de la posture pragmatique : l'approche procédurale du politique et le développement des indicateurs, deux tendances présentes dans de nombreux domaines institutionnels aujourd'hui, mais que les dispositifs de *sustainability* ont puissamment aidés à se développer. L'approche procédurale de la communication s'est affirmée notamment dans le champ des décisions concernant les enjeux environnementaux, souvent accompagnée de la diffusion d'une définition, elle aussi *typically english*, de la politique comme *governance* : un concept qui place le savoir, non dans l'analyse des pouvoirs, mais dans l'évaluation des modes opératoires. Dans ce contexte intellectuel, la décision n'est pas légitimée principalement par sa nature, mais par le procès de son élaboration et l'assurance que celui-ci a bien impliqué les parties prenantes (*stakeholders*). Sur le plan théorique, cette approche s'autorise de l'éthique communicationnelle (Habermas, 1981) mais, transformant une perspective normative en panoplie procédurale, elle trie des modes d'expression sur une base socialement distinctive (Monnoyer-Smith, 2006) et promeut une interprétation

restrictive de l'espace public (Suraud, 2006). Le primat des sciences de gestion est encore plus manifeste dans le domaine de la production d'indicateurs susceptibles d'évaluer les situations concrètes en regard des critères universels invoqués plus haut (*viable, equitable, bearable*). Cette activité occupe des structures de statut différent et constitue un marché « profitable » pour certaines d'entre elles. L'univers qu'engendre l'indicateur comme objet est celui de l'évaluation comme forme de vie, qu'on peut rattacher plus généralement à une philosophie du design (Devos, 2001) c'est-à-dire une recherche permanente de l'optimisation. Or, ces acteurs ne s'emploient pas seulement à évaluer une réalité locale déterminée, mais à produire des outils susceptibles d'industrialiser l'évaluabilité de tous les lieux, de tous les projets, de toutes les structures. *Ability* au carré, l'ingénierie de l'indicateur entend être efficiente dans la mesure de l'efficacité. On peut donner l'exemple de deux structures européennes de statut différent. Le réseau *The natural step* (TNS), ONG créé par le scientifique suédois Karl-Henrik Robert en 1988, a développé toute une « science du développement durable » traduite en cadre d'action (« *framework* »)¹⁴ (TNS, 2000) et affiche pour ses actions de conseil et ses formations le slogan, typique de la philosophie du design : « *Accelerating change towards sustainability* » ; la Fondation milanaise ENI Enrico Mattei subventionne pour sa part un programme de recherche intitulé « *sustainability indicators and environmental valuation* » dont l'objectif est « *the promotion and the use of an integrated approach to the analysis of the issues related to sustainable development* »¹⁵. L'un et l'autre développent des programmes à visée générale, liés à des réseaux internationaux rassemblant des acteurs divers. *The Natural Step Framework* est édité à Stockholm, le projet *Sustainability indicators* développé à Milan, mais tous sont des boîtes à outils (*toolkits*) dont la pertinence doit être mise à l'épreuve aux plans local, national et mondial. La référence à la scientificité est constante dans ces programmes et la participation de scientifiques effective, mais ce serait une erreur de rattacher leur pouvoir principalement aux méthodes des sciences dites « exactes », car leur rationalité n'est pas celle de la loi mais celle de la norme. Les méthodes sollicitées aujourd'hui pour fonder le synoptique des « tableaux de bord » sont de longue date celles des sciences de gestion et du management des ressources humaines. Certains des traits généralement attribués à la science sont présents dans ces systèmes formels d'inscription : les objets sont ordonnés et mesurables, les catégories sont explicites, les processus sont organisés en séquences, les opérations sont visuellement schématisées. Mais il ne s'agit pas seulement d'instruments de connaissance. En effet, le couple *toolkit/indicator* relie trois univers : épistémique (des connaissances), technique (de l'efficacité) et pratique (de la décision). On peut se demander pourquoi les militants de l'écologie se sont convertis à cette économie cognitive en acte. Répondre à cette question exigerait une enquête spécifique. Ici on peut indiquer seulement deux pistes : la montée de l'opposition axiologique « pragmatique vs idéologique » dans les mouvements militants (Janneau, Lernourd, 2008) et aussi la volonté d'imposer aux acteurs géopolitiques une contrainte pratique allant au-delà d'un discours de bonnes intentions (« *greenwash* ») dont le sommet de Johannesburg avait montré les limites.

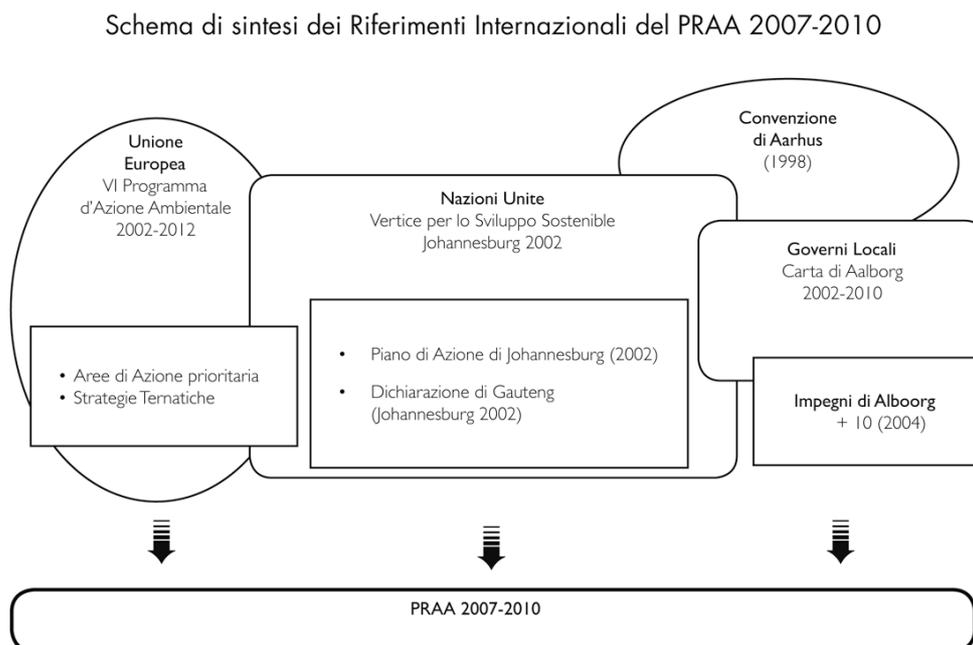
La mise en série des singularités¹⁶

- 6 Les quelques analyses qui précèdent ne suggèrent pas qu'on aurait affaire, avec le développement durable, à un dispositif cohérent qui régirait toute gestion du politique. L'hétérogénéité est omniprésente dans les différents dispositifs (au pluriel) que nous

avons décrits : hétérogénéité des domaines concernés, hétérogénéité des cultures et des terminologies, hétérogénéité constitutive de notions comme « développement », « environnement » ou « durabilité ». Il s'agit plutôt d'une « panoplie », terme qui « permet de mettre en évidence un ensemble de dispositifs à la fois hétérogènes et convergents » (Labelle, 2007 : 22). Les objets que nous avons inventoriés – déclarations instituant, modèle schématique, procédures opératoires – partagent un certain nombre de principes qui ont été identifiés plus haut : visée synoptique, orientation pragmatique, primat de la topographie documentaire sur le territoire vécu, rationalisation et mesure des actions. Ils définissent un territoire de catégories, mobilisent des savoirs experts, imposent des procédures à la fois normalisées et disséminées. Dans certains cas, particulièrement aboutis, cet ensemble d'outils de « gouvernance » prend la forme d'un *kit*, agencement documentaire et technosémiotique qui joue le rôle d'« adjuvant opératoire et flexible » préfigurant les situations, distribuant les rôles et garantissant la portabilité des catégories cognitives (Seurat, 2009 : 112-159) : un objet qui fait prévaloir une conception logistique de la communication comme propagation et dissémination des traces. Plus souvent, il s'agit de petites formes circulantes¹⁷ qui connaissent de façon parallèle leur mode de dissémination. Ce type de panoplie a des effets qui intéressent directement notre enquête, en matière d'articulation entre espaces vécus et espaces modélisés. En effet, dans un tel contexte, la situation locale a le statut d'occurrence d'un type, d'élément d'une série, susceptible d'être mis en liste, cartographié, inventorié, constitué en base de données. C'est la normalisation documentaire et procédurale qui permet cet effet de mise en série des singularités : mise en série, parce que chaque individu (projet, territoire, type d'acteur) vaut par la régularité qui certifie son appartenance à l'univers de la *sustainability* (comme on peut garantir par un label qu'une ville est bien une « ville internet ») ; mais singularité, parce que chaque individu de la série est indispensable pour que l'existence de ce monde modélisé puisse s'inscrire dans un territoire concret, objectivable et susceptible d'être inventorié. Les programmes de la *sustainability* portent donc à sa pleine cohérence le statut du local dans une société de l'information mondialisée (Labelle, 2004). J'aborderai ici deux exemples de cette mise en série des singularités, la déclinaison locale des « agendas 21 » et le mode de développement d'un programme régional concerté, étudié dans le cas de la région Toscane. On a vu plus haut qu'*agenda 21* était une sorte de nom propre personnifiant un document institutionnel. L'idée que cet agenda devait être localisé et décliné sur les territoires régionaux fait partie de sa définition même. C'est un texte performatif qui a pour fonction de pouvoir être déployé, décliné, transformé en kit, transporté en tout lieu. L'*agenda 21*, nom propre, non d'une personne mais d'un projet, fonctionnera donc comme un adjectif : il pourra qualifier différents types d'initiatives. Le chiffre 21 deviendra ensuite, par métonymie, le logo de ce titre. L'image représentera le document, qui incarnera l'instance mondiale qui le garantira. Reste à incarner le faire lui-même : on ne fait pas la politique de l'ONU, on met en œuvre un *agenda 21 local*. On voit donc plusieurs phénomènes se développer en parallèle : le label 21 devient synonyme de la pensée « globale », du « *think globally, act locally*¹⁸ » ; il justifie la création de réseaux d'acteurs de tout statut, comme le « comité 21 » : « Adhérer au Comité 21, c'est accéder au plus large réseau pluri-acteurs du développement durable »¹⁹ ; enfin la multiplicité des agendas 21 trouve sa consécration dans la création des observatoires nationaux, locaux et mondiaux, comme, en France, le site officiel de l'« Observatoire des agendas locaux et des pratiques territoriales de développement durable », ou « agenda local France », qui propose un échange explicite : les acteurs locaux qui veulent bien répertorier leurs

actions selon les fiches normalisées accéderont à la visibilité dans la carte des repères de la *sustainability* en acte. Ingénierie documentaire, construction des séries, dialectique de l'individuel et du collectif, paradoxe d'une territorialisation décontextualisée et d'une singularité désingularisée : tous les phénomènes observés par Sarah Labelle sont ici vérifiés. Si l'étude de ces réseaux et observatoires montre la façon dont la création d'un texte synoptique régit la visibilité du divers, l'analyse succincte d'un projet régional particulier, en l'occurrence le programme « *sviluppo sostenibile* » de la région toscane²⁰, nous donnera un aperçu sur la perspective symétrique, la façon dont la visibilité textuelle des actions met en perspective le sens du local. Le site consacré par la région aux questions environnementales (« *ambiente et territorio* ») propose, selon les règles de bonne gouvernance et d'accès à l'information qui caractérisent les principes de *sustainability*, un accès à tous les documents de cadrage de l'action, introduits par une déclaration générale. Celle-ci s'autorise du Protocole de Kyoto pour démontrer la nécessité pour la région de se placer à un niveau planétaire, donne les derniers résultats des indicateurs environnementaux et fait publicité pour le Plan régional d'action environnementale (*Piano regionale di Azione Ambientale 2007-2010*). Le texte complet de ce programme, document de 728 pages en plusieurs volumes, était téléchargeable sur le site avant même son adoption par le conseil régional²¹. Ce document commence par relier, comme nous l'avons fait ici, un ensemble de textes fondateurs à des diagrammes qui déploient visuellement un synoptique. On y voit représentés non seulement les domaines concernés, mais les échelles auxquelles les procédures doivent être développées. On trouve des schémas verticaux, orientés par une flèche qui va du cadre international aux responsabilités locales, tout comme un vaste diagramme ensembliste dont la construction est très intéressante. On trouve sur ce schéma (fig. 2) une sorte de géopolitique décalée, dans laquelle les différentes instances, internationale (*Nazioni unite*), continentale (*Unione europea*) et nationales et régionales (*Governi locali*), concrétisées chacune par des documents stratégiques, sont moins englobées que déployées.

Figure 2 : Extrait du *Piano regionale di Azione Ambientale 2007-2010*, région Toscane, 2007.



- 7 Une série de flèches descendantes régit strictement l'initiative locale de la région qui, étendue sur toute la largeur de la page, incarne manifestement dans sa réalité régionale la « couverture » entière de ces échelles. Ce « cadre de référence international » (PRAA, 2007 : 25) surdétermine la méthodologie pointilleuse qui va être déployée au fil du document, égrainant thèmes prioritaires, aires directrices, domaines de responsabilité des entités territoriales. Sur cette base est ensuite exposé un dispositif opérationnel strict, avec programmes sectoriels, fiches, référentiels, aires d'action, macro-objectifs et objectifs spécifiques. Les « macro-objectifs » font l'objet d'une fiche individuelle. La partie suivante, intitulée « *Segnali ambientali in Toscana 2006* »²² est consacrée à la présentation du suivi d'une série d'indicateurs relatifs à des phénomènes comme le changement climatique, la biodiversité, l'environnement et la santé, etc. Enfin, un rapport d'évaluation revient de façon réflexive sur le plan lui-même, jugeant la faisabilité des propositions qui ont été présentées au fil de l'imposant document. Dans les deux exemples ici donnés²³, on voit une même distribution des espaces se confirmer. L'action est locale et elle doit impérativement l'être pour répondre à l'impératif de *makeability* d'une politique pragmatique dont elle est à la fois la traduction concrète et la preuve tangible ; les savoirs sont transmués en des formes documentaires dotées de portabilité, qui assurent la présence opératoire disséminée des ressources cognitives que nécessite l'action ; l'ingénierie médiatique et documentaire est la cheville ouvrière de ce savoir expert à l'ère de la reproductibilité technique ; enfin, si l'action est toujours située, son sens est toujours situé ailleurs, dans une perspective que nous pouvons nommer, plutôt que globale, planétaire.

La médiatisation du planétaire

- 8 On a pu écrire que le développement durable était « l'une des faces positives de la mondialisation, la prise de conscience qu'il existe des problèmes communs à l'ensemble de l'humanité » (Brunel, 2009 : 5), ce qui est à certains égards incontestable ; mais le même auteur remarque, non moins justement, qu'il arrive que « la planète évince l'humanité » (7 et sq.). Pour préciser les choses, on peut distinguer plusieurs dimensions de la question. Chacun des processus de communication que nous avons décrits jusqu'ici a comme condition de possibilité l'existence d'une circulation internationale des idées et des documents. C'est pourquoi l'existence d'une pensée synoptique, définissant la gouvernance en termes de conciliation et de procédures convient particulièrement bien à une approche libérale des affaires politiques, puisqu'elle donne aux institutions le rôle de régulateurs d'une pratique dont chaque partie prenante reste maîtresse dans son ordre : ce qui est, sans conteste, le principe, et du capitalisme mondial et de la « cité par projets »²⁴ (Boltanski, Chiapello, 1999) par laquelle il s'exprime volontiers aujourd'hui. Mais il n'est pas moins important de bien comprendre que le point de vue globalisant qui est proposé n'est pas cosmopolite ou internationaliste, mais planétaire, ce qui pose d'une façon très particulière la question des échelles. En déclarant solennellement au sommet de Johannesburg en septembre 2002 « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », le président Jacques Chirac énonçait un principe rhétorique dont nous pouvons aujourd'hui constater l'incroyable productivité imaginaire. La planétarisation, c'est la présentation d'un horizon qui se décale du jeu géopolitique pour confronter chacun d'entre nous directement à la terre, dans un mouvement paradoxal de distance (la terre sera toujours vue du ciel) et de proximité (elle sera présentée comme notre foyer personnel et intime).

Je donnerai ici un aperçu de cette dynamique rhétorique des échelles à propos de deux exemples : les événements audiovisuels qui ont rythmé médiatiquement ces dernières années et la dissémination d'un motif graphique envahissant, la terre tenue dans la main. *An Inconvenient Truth : Global Warming Effect*, de Davis Guggenheim, tourné en 2005 et *Home*, diffusé en 2009 par Yann Arthus-Bertrand, ont des styles très différents et n'ont pas connu le même type de programmation. Mais un certain nombre de traits les rapprochent. C'est d'abord le rôle actantiel que joue l'image du globe terrestre dans ces deux récits. Sur chacune des bandes annonces, on voit une image de la planète qui est héritière dans son esthétique de l'imaginaire de la conquête spatiale et des représentations photographiques du globe vu du ciel, étapes progressives d'une mondialisation du regard (Sicard, 1998). Le message n'est pas mondial mais planétaire ; c'est sa communication qui sera d'emblée mondialisée, faisant entrer le sacre de la Terre dans le champ des événements médiatiques cérémoniels (Dayan, Katz, 1992). En effet, la planétarisation du monde suppose une événementialisation du caractère mondial du geste de communication lui-même : le film de David Guggenheim montre Al Gore en réunion publique, dans son « *Travelling Global Warming Show* », la critique saluera « *Gore's personal crusade to educate the world about its warmer future* »²⁵ ; sa bande annonce, revenant en boucle sur cette mondialisation du planétaire, constatera triomphalement, de l'intérieur de l'écran lui-même : « *From Paramount Classics comes the film that have shoked audiences everywhere they have seen it* »²⁶. C'est une réquisition à devoir-regarder, qui est d'une certaine façon l'aboutissement du principe synoptique qui nous a guidé au début de notre analyse. Quant au film de Yann Arthus-Bertrand, il sera projeté de façon simultanée dans 87 pays pour la Journée mondiale de l'environnement, le 5 juin 2009. Et son titre, *Home*, résume de façon incroyable tout ce que nous avons vu : planétarisation du discours, naturalisation de la formule internationale en anglais, effet de domestication, au sens étymologique, de la question environnementale. On en vient à penser que la *sustainability* a redécouvert le sens étymologique du terme « économie » en grec, *oikonomia*, dont le dictionnaire *Bailly* propose la traduction suivante : « Direction d'une maison, administration des affaires d'une maison ».

Figure 3 : Fenêtre de téléchargement de la bande-annonce de *Home* sur Youtube²⁷.

- 9 Il ne faut pourtant pas trop simplifier les choses. La *sustainability* a valorisé une panoplie communicationnelle dont les effets politiques et épistémiques sont importants et convergents. Mais ce n'est pas le développement durable qui a donné à Yann Arthus-Bertrand l'idée de photographier *La Terre vue du ciel*, un projet qui partage avec le processus que nous étudions l'obsession du panorama, mais qui repose sur une toute autre conception des médias. Dès la sortie de ce livre au succès inattendu (Fiess, 2001), les effets de planétarisation du monde étaient perceptibles, dans le renvoi entre la publication du livre et l'exposition des photographies à l'air libre dans l'espace public, comme le remarquait Frédéric Lambert (2001) dans un texte à la lucidité étonnante. Remarquant d'emblée que « de la place d'où l'homme regarde dépend sa métaphysique et son écologie morale », Frédéric Lambert observait, face aux photographies de Yann Arthus-Bertrand : « On aimerait y croire tout de même, à ces territoires d'éternité, à ce temps donné dans le paysage ». Mais il prenait soin de ne pas isoler cette production, l'intégrant à un vaste processus de décontextualisation des images dont il marquait la place, à quelque pas, par le Journal-exposition des utopies urbaines placardé dans la station Luxembourg : « Cette décontextualisation de l'exposition sur les quais du métro et du livre sur les grilles du jardin du Luxembourg signe les déplacements des langages de la modernité ». En somme, la vision surplombante du photographe devait, malgré l'effet nébuleux dont elle s'entourait, être recontextualisée de force dans la circulation générale des images qui caractérise notre époque. C'est dans ce contexte qu'on peut comprendre cette « fable faite d'une double promesse. Celle d'une *terra incognita* et celle des non-lieux ». La formule du *rapport Bruntland*, « *From one earth to one world* » semble bien s'être retournée. Nous touchons ici à la difficulté de toute analyse de panoplie. Qu'est-ce qui l'emporte finalement, dans ces jeux d'espace, entre la cohérence d'un point de vue orthogonal aux espaces vécus, hanté par le panorama, fixé sur la planète plutôt que sur le

monde, et la tension qui oppose les deux univers si différents de la rationalité gestionnaire et de l'intensité poétique des *media events*? Ce qui est sûr, c'est que la médiatisation du planétaire est recyclable dans la gestion des bases de données : témoin la circulation générale d'un motif plastique minimal, qui est comme l'écho visuel des grandes cérémonies médiatiques. Fausto Colombo et Ruggero Eugeni (1998 : 15-16) rappellent que « d'un côté, la visibilité sociale se reflète dans le texte, en tant que visibilité référentielle (lexique du visible) et en tant que visibilité structurale (grammaire du visible) [...]. D'un autre côté, la diffusion des textes représente un instrument de communication et de diffusion du visible, là aussi aux deux niveaux du lexique et de la grammaire »²⁸.

Figure 4 : La terre tenue en mains, site Veduta.fr²⁹.



Figure 5 : Interprétation graphique : terre et mains croisées, site ecoo.it³⁰.

Zoes: social network equo sostenibile

Publicato in Consumo Critico, Sviluppo Sostenibile.



Foto successiva >>

Figure 6 : Bulletin municipal de Bry-sur-Marne (Val-de-Marne) *La vie à Bry*, n° 351, novembre 2009.



Conclusion

- 10 La planète tenue entre les mains est un motif graphique proliférant qui a pour effet incontestable de résumer un lexique et une structure du visible. Miniaturisation de la fable des grands films ou, inversement, matrice iconique à partir desquels ils ont été écrits, elle résume la nécessité du geste, la sphéricité du monde, le primat de la planète sur le monde, l'oxymore d'une terre à la fois totalement globale et totalement familière. Cette image, qu'on trouve déclinée, esthétisée et déconstruite sous une gamme de formes différentes, ne vient d'ailleurs pas seulement du développement durable. L'idée de pouvoir admirer la terre dans son salon depuis le cosmos, grâce à la conquête spatiale, a fasciné une génération il y a soixante ans avec l'aventure d'Apollo et, de nouvelle frontière en nouvelle frontière, cette image-logo en est venue à occuper l'espace des navigateurs et moteurs de recherche (Souchier, 1998) avant de servir de logo aux entreprises qui veulent de réclamer de la durabilité – jusqu'à faire reculer le vert dans le *greenwash* (faut-il désormais parler de *Bluewash* ?), puisque, chacun le sait, « la Terre est bleue comme une orange ». Cette dernière étape de notre parcours, entre effet de sujet (je comprends le monde au sens manuel du terme) et effet de présence (on en oublie qu'il y a des hommes sur terre) réunit tous les jeux d'échelles que nous avons étudiés en une formule énigmatique. Celle-ci accomplit-elle le rêve synoptique de la *sustainability* ou annonce-t-elle une crise de cette panoplie trop efficiente ? Il serait bien aventureux de le prédire, même si la seconde conjecture paraît bien probable. En attendant, effet de l'autonomie croissante des « petites formes » par rapport à tous les contextes dans lesquelles elles peuvent être mobilisées, cette circulation tout azimut d'un tout en un planétaire propage un étrange regard de l'homme sur son avenir.

BIBLIOGRAPHIE

- Aïm O., 2006, « La transparence rendue visible : médiations informatiques de l'écriture », *Communication et langages*, 147, pp. 31-45.
- Aïm O., Jeanneret Y., 2007, « L'encyclopédie de la parole possible : édition et scénographie sur internet », *Hermès*, 47, pp. 69-78.
- D'Almeida N., De Cheveigné S., Jeanneret Y., dirs, 2004, *La place des NTIC dans l'émergence, dans l'appropriation et dans le débat autour d'un objet environnemental : le cas des rejets polluants*, Rapport de recherche (Gripic et Laboratoire Communication et politique) pour le Programme Concertation, décision, environnement, ministère de l'Environnement et du Développement durable.
- Barthes R., 1973, *Le Plaisir du texte*, pp. 217-261, in : *Œuvres complètes*, Paris, Éd. Le Seuil, 2002.
- Berthelot-Guiet K., 2004, « Instrumentalisations de la sémiotique », *Recherches en communication*, 27, pp. 120-133.
- Bessy C., Chateauraynaud F., 1995, *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*, Paris, Métaillié.

- Boltanski L., Chiapello E., 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- Brunel S., 2009. *Le développement durable*, Paris, Presses universitaires de France.
- Candel É., Jeanne-Perrier V., Souchier E., 2010, « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures », in : Davallon J., dir., *L'économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès, à paraître.
- Chevalier Y., 1999, *L'« expert » à la télévision. Traditions électives et légitimité démocratique*, Paris, Éd. CNRS.
- Chevallier Y., Jeanneret Y., 2009, « La physionomie des systèmes : diagramme et représentation », *Communication et langages*, 160, pp. 60-79.
- Colombo F., Eugeni R., 1998, *Il Testa visibile : teoria, storia et modelli di analisi*, Rome, Carocci.
- Comte A., 1842, *Discours sur l'esprit positif*, Paris, Carilian Goeury et Dalmont.
- Dayan D., Katz E., 1992, *Media Events : The Live Broadcasting of History*, Cambridge, Harvard University Press.
- De Cheveigné S., 2000, *L'environnement dans les journaux télévisés : médiateurs et visions du monde*, Paris, éd. CNRS.
- Devos N., 2001, « L'évaluation des documents multimédias en ligne », *Communication & langages*, 128, pp. 51-63
- Fabbri P., 2003, *Elogio di Babele : traduzioni, trasposizioni, trasmutazioni*, Rome, Metelmi.
- Fieff R., 2001, « La terre vue du ciel : un phénomène éditorial », *Communication & langages*, 127, pp. 6-13.
- Flon E., Jeanneret, Y., 2010, « Les modes de présence des lieux et de leurs pratiques dans les sites de voyage », in : Davallon J., dir., *L'économie des écritures sur le web*, Paris, Hermès, à paraître.
- Foucault M., 1969, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la société française de philosophie*, tome LXIV, pp. 73-103, fév.
- Habermas J., 1968, *Connaissance et intérêt*, trad. de l'allemand par G. Cléménçon, Paris, Gallimard, 1979.
- 1981, *Théorie de l'Agir communicationnel* (2 vol.), trad. de l'allemand par J.-M. Ferry, Paris, Fayard, 1987.
- Hert P., 2006, « L'écriture en science comme prise sur le monde : approche ethnosémiotique », *Sciences de la société*, 67, pp. 113-130.
- Jeanneau L., Lernoud S., 2008, *Les nouveaux militants*, Paris, Éd. Les petits matins.
- Jeanneret Y., 1994, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses universitaires de France.
- 1999, « Des médias, des sciences et des textes : régimes actuels de construction des objets et paroles scientifiques », pp. 199-218, in : Cusin-Berche F., dir., *Rencontres discursives entre sciences et politique : spécificités linguistiques et constructions sémiotiques*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- 2003, « Le partage des savoirs entre métamorphose des médias et poétique des discours », pp. 15-32, in : Metzger P., dir., *Médiation et représentation des savoirs*, Paris, Éd. L'Harmattan.

- 2008, « The Epistemic Jumble of Sustainable development », pp. 243-257, in : Donghong C., Claessens M., Gascoigne T., Metcalfe J., Schiele B., Schunke Sh., dirs, *Communicating Science in Social Contexts : New models, New Practices*, Dordrecht, Springer.
- Jégou A., 2007, « Les géographes français face au développement durable », *L'information géographique*, 71, pp. 6-18.
- Karpik L. 2007, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard.
- Krieg-Planque A., 2009. *La notion de formule en analyse du discours : cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses de l'université de Franche-Comté.
- Labelle S., 2001, « "Société de l'information" : à décrypter ! », *Communication & langages*, 128, pp. 65-79.
- 2004, « Statut du local dans "la société de l'information" mondiale », Actes du XIV^e Congrès national des Sciences de l'Information et de la Communication : Questionner l'internationalisation : Cultures, acteurs, organisations, machines, Université de Montpellier 3, Campus de Béziers, 2-4 juin, Condé-sur-Noireau, Corlet numérique, SFSIC.
- 2007, *La ville inscrite dans « la société de l'information » : formes d'investissement d'un objet symbolique*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris 4.
- Lambert F., 2001, « *La terre vue du ciel* : la sacralisation du paysage », *Communication & langages*, 127, pp. 14-20.
- Marin L., 1981, *Le portrait du roi*, Paris, Éd. de Minuit.
- Monnoyer-Smith L., 2006, « Être créatif sous la contrainte : une analyse des formes nouvelles de la délibération publique : le cas DUCSAI », *Politix*, 75, pp. 75-101.
- Péninou G., 1971, « Le oui, le non et le caractère », *Communications*, 17, pp. 67-81.
- Pinto L., 1987, « Graphique et science d'entreprise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 69-1, pp. 93-97.
- Rapport Brundtland*, 1987, *Our Common Future, From One Earth to One World*, United Nations. Accès : <http://www.un-documents.net/wced-ocf.htm>
- Seurrat de la Boulaye A., 2009, *Les médias en kits pour promouvoir la « diversité » : étude de programmes européens de formation aux médias destinés à « lutter contre les discriminations » et « promouvoir la diversité »*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris 4.
- Sicard M., 1998, *La fabrique du regard. Images de science et appareils de vision*, Paris, O. Jacob.
- Souchier E., 1998, « Rapports de pouvoir et poétique de l'écrit d'écran. À propos des moteurs de recherche sur Internet », pp. 401-412, in : *Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication*, Actes du Onzième Congrès national des Sciences de l'information et de la communication, Université de Metz, 3-5 déc.
- Suraud M.-G., 2006, « L'espace public : entre autonomie et institutionnalisation : le cas d'un débat sur les risques industriels », *Communication*, 2-24, pp. 9-26.
- The Natural Step Framework Guidebook*, 2000, The Natural Step, Stockholm.
- Trépos J.-Y., 1996, *La sociologie de l'expertise*, Paris, Presses universitaires de France.

NOTES

1. L'expression avait connu une reconnaissance publique internationale dans le rapport UICN/PNUE/WWF, *World Conservation Strategy: Living Resource Conservation for Sustainable Development*, Gland, Suisse, 1980.
2. L'analyse a été menée par O. Aïm, Y. Jeanneret, A. Nedjar et S. Ouardi.
3. Google est ici choisi en tant que standard de fait. Analyse systématique de la première page de réponse du moteur à la requête « développement durable » en 6 langues. Calibrage : 20 premières réponses. Requêtes littérales précisées ci-dessous. Exploration systématique de tous les sites contenant des diagrammes, identification de leur identité sociale, institutionnelle et éditoriale (critère de trivialité, reconnue par le standard de fait du moteur, sans critère d'homogénéité discursive ou documentaire).
4. Version française du texte : « Le développement durable, c'est s'efforcer de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité de satisfaire ceux des générations futures ».
5. Pour la notion de synopsis et, *infra*, celle de panorama, voir Flon, Jeanneret (à paraître).
6. Voir plus loin la description de quelques-uns de ces sites.
7. Accès : <http://www.brennanews.com/?p=1037>, site de ville de Brenna, province de Como. Consulté le 28/10/09.
8. Accès : <http://eticaenlosnegocios.wordpress.com/2008/09/>. Blog militant sans auctorativité définie. Consulté le 28/10/09.
9. Accès : <http://angloambiental.wordpress.com>. Consulté le 28/10/09.
10. Accès : <http://www.diercke.de/kartenansicht.xtp?artId=978-3-14-100700-8&seite=67&id=4954&kartennr=2>. Diercke online. Consulté le 28/10/09.
11. Accès : <http://memoireonline.free.fr/07/07/514/stage-marketing-et-developpement-durable.html> (mémoire en ligne de Maud Guéret, IAE Poitiers). Consulté le 28 octobre 2009. Cette traduction a été probablement vulgarisée par le site « Wikipedia » qui l'a choisie dans sa version française : http://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9veloppement_durable. La version utilisée par la plupart des documents est plus ancienne, nous l'avons trouvée sur le site lors d'une consultation antérieure (5 octobre 2007). Depuis la reproduction massive de cette image, l'illustration de l'article a changé.
12. Accès : <http://www.ucjg.fr/-Developpement-durable-> (Unions Chrétiennes de Jeunes Gens). Consulté le 28/10/09.
13. Cette analyse mériterait d'être approfondie au regard d'une sociologie de l'expertise et d'une analyse du statut communicationnel du discours expert. En effet, l'expertise marque la mobilisation d'un savoir dans une visée pragmatique (Läugt, 2000) et la légitimité de l'expert repose en permanence sur la confrontation à des épreuves situationnelles (Trépos, 1996) susceptibles de révéler la singularité des « prises » sur une réalité dont la nature reste incertaine (Bessy, Chateauraynaud, 1995). Toutefois, chaque expertise n'est pas purement contextuelle : il existe des dispositifs de jugement et de confiance (Karpik, 2007) qui contribuent à définir ce qu'une société considère comme relevant de l'expertise acceptable et cette confiance ne s'affirme réellement que lorsqu'elle trouve une forme communicationnelle au sein de l'espace médiatique (Chevalier, 1999). L'intérêt de l'analyse des dispositifs de représentation est de tenter d'articuler situation, prise, textualisation et socialisation (Hert, 2006) plutôt que de poser ces catégories comme alternatives.
14. Pour une analyse de ce projet, ainsi que du programme des indicateurs internationaux de l'ONU, voir Jeanneret (2008).
15. « La promotion et l'usage d'une approche intégrée pour l'analyse des questions liées au développement durable ». Accès : <http://www.feem.it>, consulté le 25 août 2009. Enrico Mattei est

l'un des directeurs historiques de l'ENI, « *Ente nazionale idrocarburi* », naguère entreprise publique et aujourd'hui société pétrolière italienne.

16. Ce titre est emprunté à S. Labelle (2007 : 283-326). Elle applique cette notion aux documents qui répertorient les actions locales pour inscrire les villes dans « la société de l'information ».

17. Pour l'expression « petites formes circulantes », voir Candel, Jeanne-Perrier, Souchier (à paraître).

18. Une formule qui n'est pas acceptable pour le géographe : « Le développement durable tend à l'universalisme, avec le présupposé qu'il serait applicable partout, ce que le principe fondamental de différenciation spatiale ne peut que remettre en question » (Jégou, 2007 : 6).

19. Accès : <http://www.comite21.org/pourquoi-adherer/index.html> (consulté le 25/08/09). Le Comité 21 est un « réseau de décideurs associatifs, économiques, territoriaux, scientifiques et universitaires » parisien présidé par un chef d'entreprise du secteur de l'emballage industriel.

20. Accès : www.regione.toscana.it

21. Accès : <http://servizi.regione.toscana.it/praa/>

22. « Signaux environnementaux en Toscane 2006 ».

23. Le constat auquel aboutit la recherche sur les rejets polluants menée en 2001-2003 (D'Almeida, De Cheveigné, Jeanneret, 2004), relatif au fait qu'en lieu et place du débat contradictoire on observe une forte duplication des informations d'un site à l'autre, même si elle se limite aux sites français, confirme la tendance ici décrite. Le site Agora 21 (<http://www.agora21.org>), très grosse structure documentaire à base militante développée en partenariat avec l'École des Mines de Saint-Étienne, qui a aujourd'hui fusionné avec le Centre international de ressources et d'innovation pour le développement durable, ONG stéphanoise, constitue l'exemple même d'une structure investissant puissamment le local dans une visée universelle. Le globe terrestre figurait sur son logo dès le début des années 2000.

24. On notera que l'expert est la figure du « grand » dans la Cité par projets.

25. Accès : <http://www.salon.com/ent/movies/review/2006/05/24/gore/>. Consulté le 25/08/09.

26. « Produit par Paramount Classics, le film qui a secoué tous les publics partout où ils l'ont vu ».

27. Consultée le 26/10/09.

28. Traduit par Y. Jeanneret.

29. Accès : <http://www.vedura.fr/actualite/5309-participez-strategie-nationale-developpement-durable>. Consulté le 12/11/09.

30. Accès : <http://www.ecoo.it/s/consumo-critico/>. Consulté le 12/11/09.

RÉSUMÉS

L'article considère une série de formes de communication qui propagent une formule mondialisée, le *sustainable development*. Celles-ci sont analysées du point de vue de leur pouvoir de représentation des rapports entre savoirs, espaces et pratiques. La circulation d'une formule-inscription et des panoplies de dispositifs qui la prolongent, l'élaboration d'une vision synoptique des savoirs et de leurs relations, le primat de savoirs gestionnaires et l'omniprésence des outils favorisent la mise en série des initiatives singulières et créent un régime de visibilité associant l'ancrage contextuel des actions à leur visée planétaire. Mais la médiatisation du planétaire – que les événements audiovisuels assurent de façon spectaculaire – concurrence cette approche très pragmatique des outils d'information.

The paper considers a set of communicational devices that are spreading around the world a mediatic formula, *sustainable development*. Those communicational tools are analyzed in the eyes of their ability to represent the relations between knowledge, space and practice. The dissemination of a linguistic formula, as a written inscription, the outfit of communicational devices which carry it, the working out of a synoptic view of several kinds of knowledge and the privilege given to management based methods foster a global alignment of individual initiatives in a planetary perspective. But recent media events give a new spectacular style to the public consecration of the planet, to the point of competing with that very pragmatic use of the information tools.

INDEX

Mots-clés : développement durable, diagramme, indicateur, gestion, planète, représentation, télévision cérémonielle, visibilité

Keywords : diagram, indicator, management, media event, planet, sustainable development, visual studies

AUTEUR

YVES JEANNERET

Laboratoire Culture et communication

Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse

yves.jeanneret@univ-avignon.fr